

UN SAUVAGE CHEZ LES NEGRES

En avion, en autocar, en « Land-Rover »,
de plus en plus de touristes s'enfoncent de plus en plus loin
au cœur de l'Afrique.

Et Jean-Francis Held a constaté que,
si l'on n'est armé que de curiosité
vraie et de politesse,
on peut découvrir bien autre chose dans les villages de la forêt
qu'un folklore pour « soirée diapo »

■ On dirait un hamac qui franchit d'un coup le vallon et la rivière, tout en bas. Leur fardeau sur la tête, sans se tenir au garde-fou tressé, les femmes des villages ne passent plus guère sur le pont de lianes depuis qu'il y a une autre piste « civilisée ». Mais ces ponts gardent un sens très fort, dans la région. Une confrérie d'initiés les fabrique secrètement au plus profond d'un bois sacré, et, une nuit entre les nuits, les apporte sur place pour les tendre d'un bord à l'autre. Malheur au profane qui se trouverait là. On dit que les pontonniers-magiciens se transforment en oiseaux pour assujettir, en haut des arbres, les lianes indispensables à la stabilité de la passerelle.

En vérité, il est impossible de comprendre comment ces hommes mystérieux ont pu ainsi nouer leurs liens, à des dizaines de mètres de hauteur, autour de branches vertigineuses trop frêles pour qu'on y grimpe. Mon émotion à moi, homme blanc assis sur le rocher où s'ancre le pont, n'est pas à ce point sorcière. Le premier contact avec la forêt d'Afrique vous prend aux tripes, simplement.

La couleur des « boubous »

On va vous le montrer, le pont de lianes. Et puis aussi des danses, du « folklore », comme ils disent. Apprenez à vous défendre. Il suffit d'un coup de pouce pour trouver la manière, pour que tout devienne vrai. Ici, nous sommes en Côte-d'Ivoire, près de Man, plein est, vers les montagnes et la frontière de Guinée. Mais le mode d'emploi est bon pour toute l'Afrique. Pour l'Afrique des rencontres, celle qui ramène nos habitudes, qui nous fait mettre en doute, qui nous émerveille. A condition de

ne pas être touriste mais, nuance radicale, voyageur. A condition de se faufiler dans les villages, dans les marchés, là où sont les gens. C'est à la fois difficile et très facile, en Afrique.

Le pont de lianes de la première carte postale est un peu bidon. Il y a d'autres ponts autour de Man, en pays yakouba, et d'autres voies plus riches et plus étroites pour, s'il est possible, faire connaissance avec les nègres (1). Cette connaissance équivoque, qui reste le but suprême du voyage, même au temps des charters. Excursion chez les nègres. Une espèce d'épreuve. Pour eux et, sûrement, pour nous.

Des kilomètres de piste rouge dans la forêt, plus aérée ici que vers le sud. Une espèce de tourisme, encore, pour mettre à l'épreuve les idées toutes faites. Une réception nous attend à Gouetimba, infime village paumé, avec danses typiques. Les gens ont été prévenus la veille. D'énormes rochers où, quand même, s'agrippe la brousse, dominant les cases rondes. Salutations aux vieux notables, discours et corps de ballet des jeunes filles. Elles ont d'énormes grelots de fer aux chevilles et, progrès, ces étonnants soutiens-gorge « kitsch », vieux-rose ou violette, qu'on trouve sur les marchés. Nuques, épaules, croupes musclées au soleil. Elle me change du Sahel, cette Afrique où les gens mangent à leur faim !

Le sous-préfet de Man est en tournée dans la région. Pour « politiser » les masses paysannes et préparer la visite du « guide suprême », le président Houphouët-Boigny. On

(1) Comme dit Césaire. Les nègres, avec leur originalité, leur différence voulue et revendiquée.

arrive dans le patelin à l'improviste, en plein meeting. La foule est là, sous un vaste toit de palmes entrelacées, les vieux chefs au premier rang, en boubous superbes. Il y a des types assez grotesques, avec d'antiques casques coloniaux et, les pauvres, des médailles d'ancien combattant. Un sbire joue du sifflet à roulette pour contenir les piailllements de gosses et les caquets de femmes. Le soleil filtre à travers les palmes et fait des taches éclatantes sur la couleur des boubous, sur les dents, sur les yeux.

Le marché de Biankouma

Le secrétaire local du P.D.C.I., le Parti démocratique (et unique !) de Côte-d'Ivoire, fait son discours en yakouba. Epatant : on dirait un habile « rad' soc », vers 1935, au comice agricole de Saint-Flour. « Progrès, progrès, développement ! Téléphone, crédit agricole ! » A boire et à manger. La foule approuve en rythme. Cette fois, on est vraiment chez les nègres, en train de comprendre des tas de choses. Un responsable nous présente, il faut faire un « speech ». Après les discours, nous sommes invités à déjeuner en plein air avec les notables, les politiciens, les journalistes locaux. Le « foutou » de bananes à sauce forte, les beignets, le riz au poisson, c'est bon. On discute. Il y a des jeunes ethnologues d'Abidjan, en voyage d'étude. Rôle de l'intellectuel dans un contexte de développement et de parti unique, contestation timide.

Les heures coulent comme des minutes. Après le déjeuner, la fête. Un jeune griot empanaché, athlétique, se démène en riboulant des yeux devant le fauteuil du sous-préfet qui